



The Industrious Revolution

Jan de Vries

Aux origines de la consommation

CYRILLE PIATECKI

Professeur de science économique à l'université d'Orléans

À partir du milieu du XVII^e siècle, les sociétés européennes ont commencé à se transformer et à passer d'une société dans laquelle la demande du consommateur était restreinte et semblait moralement suspecte à une société industrielle dans laquelle la consommation a pu émerger comme rapport social. C'est cela qui est à l'origine de la Révolution industrielle.

Pour que la consommation émerge, il a fallu qu'un grand nombre d'éléments puissent s'emboîter les uns dans les autres de manière à la fois séquentielle et concurrente. Ainsi, pour pouvoir consommer plus, il a fallu simultanément que la société « dé-moralise » la prodigalité, qu'elle autorise une relative différenciation des désirs, et qu'elle permette d'accumuler les moyens d'acquérir les objets convoités. Il s'agit d'un « saut quantique » induisant un profond remaniement des structures sociétales car, alors que jusque-là le « luxe » – la consommation ostentatoire – servait essentiellement comme marqueur, comme moyen de discriminer entre les personnes, les lieux et le temps, il est soudain devenu un vecteur de communication de sens culturel, de lien social accessible à tous ceux qui en avaient les moyens.

Nouveau statut du luxe, nouvel esprit consommateur

Là où, au travers du christianisme et de la tradition classique, le luxe apparaissait comme l'ennemi de la vertu, il ne pouvait être que la prérogative des élites qui s'estimaient suffisamment et justement privilégiées pour réclamer une exonération des structures morales garantissant en cela l'homogénéité des goûts et la recherche de la grandeur ou d'un raffinement exquis. Inversement, le « nouveau luxe » acquis par les sociétés urbaines ne pouvait qu'être hétérogène, ne pouvait rechercher que le confort et le plaisir selon les goûts de chacun.

Pour que pratiquement une société se tourne vers la consommation d'un large spectre de biens, il a fallu qu'un certain nombre d'éléments coïncident et évoluent de concert. Tout d'abord, il a fallu dégager suffisamment de ressources pour passer d'une société de subsistance à une société de consommation. Mais, comme il est difficile de consommer des biens que l'on n'imagine ni ne voit, il a fallu aussi que de nouveaux biens et services arrivent sur les marchés et soient ostensiblement consommés par certains pour que d'autres les désirent.

Il n'est pas de place européenne spécifique où cette évolution a pris place, mais la république hollandaise à la fin du XVII^e siècle peut servir de point d'observation privilégié dans la mesure où les nouvelles formes de consommation s'y sont diffusées le plus rapidement et le plus largement dans la population. Pour la première fois sur notre planète, à une échelle aussi étendue et pour une période de temps aussi longue, on y trouve une société capable de garantir à une part de la population nettement plus importante que la petite élite traditionnellement habituée au luxe de consommer des biens courants, mais aussi des nouveautés qui vont servir à façonner de nouvelles cultures matérielles.

Les écrits des nombreux voyageurs qui visitent la Hollande à la fin du XVII^e siècle sont concordants, même ceux qui, comme Pallavicino, nonce du pape à Cologne, avaient de nombreuses raisons de ne pas louer le confort hollandais. Les maisons bourgeoises y étaient plus larges que dans la plupart des villes européennes, des biens de luxe originaires des quatre coins du monde y trouvaient leur place, comme les tapisseries – dont la fonction décorative était largement complétée par la protection contre le froid qu'elles offraient – qui complétaient un mobilier provenant du sud de la Hollande, où une tradition du faire avait été encouragée depuis longtemps par les cours espagnoles. Les carreaux de Delft, élaborés par des artisans d'exception dans un but de vaste diffusion et déclinés dans des gammes variées de qualité et de prix,

recouvraient les sols hier encore de terre battue, et la faïence de même origine servait en cuisine et ornait les tables. Les penderies se remplissaient de vêtements aux modes changeantes, de chemises de lin et, ce qui était certainement l'élément le plus remarquable, tous ces articles se retrouvaient dans des versions plus modestes chez les agriculteurs eux-mêmes.

Avons-nous tous conscience en visitant les salles hollandaises des musées qu'au milieu du XVII^e siècle entre 700 et 800 peintres avaient pignon sur rue et que les œuvres que nous admirons tant aujourd'hui ornaient les intérieurs bourgeois ? L'observation de la première de couverture de *The Industrious Revolution* est édifiante : aurait-on pu imaginer un siècle plus tôt un peintre représenter le rangement d'une garde-robe ?

Il est évident que le calvinisme – ou, plus généralement, les diverses obédiences chrétiennes, pour prendre en compte les déclinaisons possibles selon les affiliations religieuses des uns et des autres – a largement marqué ce premier mouvement de consommation. Mais il n'était pas déchiffrable par ceux qui le vécurent et ce n'est qu'à l'extrême fin du siècle, en commençant par l'Angleterre, qu'une théorisation adéquate est apparue.

LA PROVIDENCE
DIVINE PERMETTAIT
À DES RELATIONS
SOCIALES
FRUCTUEUSES
DE GERMER SUR
LE FUMIER QUE
REPRÉSENTAIENT
L'AMOUR DE SOI
ET LES INTÉRÊTS
PERSONNELS AU
TRAVERS DU DÉSIR
DE RECONNAISSANCE
PAR LES AUTRES.

Pour ce faire, il fallait qu'une nouvelle compréhension de la personne humaine plongée dans son environnement social puisse apparaître. Ce furent tout d'abord les calvinistes et les jansénistes qui partageaient l'idée selon laquelle l'homme est le pantin de ses passions. Les calvinistes et les auteurs de Port-Royal finirent par penser que, nonobstant ces passions, la providence divine permettait à des relations sociales fructueuses de germer sur le fumier que représentaient l'amour de soi et les intérêts personnels au travers du désir de reconnaissance par les autres. Une des premières applications de ce point de vue à la consommation vint justement des deux frères hollandais Johan et Pieter de La Court, qui pensaient que dans les républiques les passions individuelles sont soumises aussi bien à l'autocritique qu'à la critique sociale. De ce fait, elles sont dirigées vers une consommation modérée.

Ils ne furent pas les seuls observateurs à adopter ce point de vue. Parmi les plus célèbres, on relèvera Nicholas Barbon dans son *Discours sur le commerce* de 1690,

mais également Bernard Mandeville – qui était aussi hollandais – dans sa *Fable des abeilles* largement inspirée des frères de La Court, Montesquieu, et plus tard Hume, Rousseau, Dudley North, Daniel Defoe, Adam Smith et tant d'autres.

Mais, et c'est le point central de *The Industrious Revolution*, quelles sont les conditions ayant permis ce changement radical de société par rapport à la société malthusienne qui, pour les spécialistes, caractérise le monde pré-industriel ? Les sociétés malthusiennes étant des sociétés dont les structures sont solidement établies, on devrait s'attendre, et c'est la démarche que les historiens des faits économiques ont généralement suivie, à une transformation de ces sociétés par un phénomène exogène dont la violence à elle seule aurait pu permettre de sortir de la malédiction liée à la divergence entre croissance des ressources et croissance des populations.

Travailler plus et gagner plus

Ainsi, pour expliquer comment les sociétés ont pu acquérir les moyens d'une plus grande consommation, on est tenté de rechercher une modification brutale du salaire horaire. Or, jusqu'au début du XIX^e siècle, on n'observe aucune modification substantielle des salaires horaires dans toute l'Europe. C'est donc à une évolution à plus long terme que l'on doit l'accumulation des ressources individuelles qui a permis les conditions nécessaires au mouvement observé. Cette évolution se traduit par une augmentation des gains annuels des ménages. Mais, apparemment, celle-ci s'est traduite par une modification profonde de leur structure : le nombre de jours ouvrés a crû significativement, les femmes et les enfants ont été détournés de la production domestique vers la production marchande, l'intensité de l'effort au travail a significativement augmenté.

En ce qui concerne le premier point, il est étonnant de découvrir que, selon la plupart des études, le nombre de jours ouvrés par an était compris entre 250 et 260 jusqu'à la Réforme. En termes plus lisibles, on travaillait environ 35 semaines par an, ce qui laissait 17 semaines de repos étalées tout au long de l'année – les sociétés européennes n'ont retrouvé un niveau équivalent que dans les années 1950 ! Avec les diverses formes du protestantisme et leur désir de rationaliser le calendrier liturgique, il ne restait que peu de place, voire aucune, pour célébrer les saints. Ainsi, l'Église anglicane supprima 49 jours chômés dès 1536 et un synode de l'Église réformée hollandaise décida que seul le sabbat devait être chômé. Les pays restés fidèles à

l'Église catholique ne furent pas en reste et, par exemple, à Paris entre 15 et 20 fêtes de saints furent supprimées, même si la suppression fut moins brutale et répartie sur une plus longue durée. Ces pays furent marqués par des vagues de résistance très fortes, comme en Autriche après l'abolition par l'impératrice Marie-Thérèse de 24 jours fériés en 1754.

JUSQU'À LA
RÉFORME, LE
NOMBRE DE JOURS
OUVRÉS PAR AN
ÉTAIT COMPRIS
ENTRE 250 ET 260.

Cela eut pour conséquence d'augmenter de plus de 20 % le nombre d'heures ouvrées. Mais l'effet sur la productivité ne peut avoir été homogène dans tous les secteurs dans la mesure où, en agriculture, le travail pouvait être rationalisé mais non intensifié tant que de nouvelles méthodes n'étaient pas disponibles. En fait, avant le XIX^e siècle, il ne fut pas question de gains de productivité par spécialisation, les gains de productivité observables furent surtout obtenus par un usage plus intensif des anciennes technologies. Cela conduisit à ce qu'au XVIII^e siècle environ 25 % du temps de travail en agriculture était détourné vers d'autres tâches qui permirent l'émergence de savoirs et de métiers pouvant se développer dans les interstices de la vie rurale.

Ainsi une proto-industrie émergea dans de nombreux pays d'Europe mais plus spécifiquement dans le nord de la France, dans les Flandres, dans l'est de la Hollande et dans de nombreuses parties de la Grande-Bretagne. Bien qu'organisée et financée par des marchands urbains, elle reposait sur des technologies familiales tournées principalement vers la production textile, mais aussi vers la fabrication de produits de la métallurgie, du cuir, du bois et de la céramique.

Cette proto-industrie eut un rôle fondamental dans le redéploiement du travail des femmes et des enfants. De manière traditionnelle, les historiens tirent trois conclusions de la littérature consacrée à la proto-industrialisation : elle a constitué une réponse immédiate à la pauvreté qui, malencontreusement, la renforça dans le long terme ; elle permit aux familles de protéger leur organisation traditionnelle contre les hasards du temps ; les époux et, au-delà, toute la famille y travaillèrent de manière coopérative sans subir une division du travail oppressante. Mais la vision qui ressort des analyses contemporaines de la proto-industrialisation est beaucoup moins optimiste. On a pu montrer que si le revenu des épouses complétait celui des époux, en général leurs activités étaient séparées et les femmes confinées dans des tâches subalternes.

La couture a connu dès la fin du XVII^e siècle un développement intéressant. Alors que le travail des tissus avait toujours été réservé aux hommes indépendamment du sexe auquel le vêtement était destiné, les femmes commencèrent à envahir cette industrie en raison d'une demande accrue renforcée par le fait qu'elles finirent par abandonner totalement la production domestique des articles vestimentaires. Cela eut comme conséquence inattendue la constitution de réseaux de distribution au détail dans des boutiques qui attirèrent une main-d'œuvre sans formation n'arrivant plus à s'employer à la campagne.

Les études des budgets des ménages sur cette période montrent que les femmes mariées s'engagèrent dans le travail salarié. L'industrialisation naissante renforça cette tendance. Les femmes et les enfants demeurèrent substituables jusqu'à ce que l'école retire, tardivement, les enfants de la force de travail. Ceux-ci vivaient jusqu'à un âge élevé à l'intérieur des ménages, ce qui avait une conséquence directe sur le bien-être de la famille comprise comme un tout lui-même dépendant de la structure des consommations et de la redistribution interne des revenus.

Une mutation des esprits consentie

Il demeure encore un point important pour comprendre la révolution industrielle : par quel mécanisme les individus ont-ils accepté de substituer du travail au loisir ? Certainement par une modification des aspirations et des choix des individus, et non pas par l'oppression comme le prétendent les marxistes – cela ne revient pas à nier l'existence de l'exploitation du travail par le capital. En effet, par contraste avec ce que l'on rencontrera au XIX^e siècle, les auteurs contemporains de la révolution industrielle n'ont jamais signalé que la proto-industrialisation ait été réalisée sous la contrainte. Il reste à savoir maintenant vers quelles consommations se sont dirigés les premiers consommateurs modernes ? Comment, sous la pression de leurs désirs, ont-ils commencé à accumuler des biens, à choisir des objets dont la permanence sur la durée de leur vie n'était pas assurée ? Comment le désir de porcelaine a-t-il conduit au développement d'une industrie locale pour diminuer les coûts liés au transport des biens arrivant d'horizons lointains ? Toutes ces questions, et bien d'autres concernant les premières accumulations de vêtements et les balbutiements de la mode, sont au cœur de cet ouvrage.

The Industrious Revolution n'est de toute évidence pas un livre de vulgarisation, et les éléments présentés ci-dessus ne sont que le pâle reflet de la richesse des faits et des arguments qu'il avance pour défendre une thèse centrale. Avant la révolution industrielle qui s'est développée essentiellement au XIX^e siècle, il y a eu une autre révolution plus douce pour les individus, qui a reposé sur des choix individuels et qui a participé à notre modernité.

LES AUTEURS
CONTEMPORAINS
DE LA RÉVOLUTION
INDUSTRIEUSE N'ONT
JAMAIS SIGNALÉ
QUE LA PROTO-
INDUSTRIALISATION
AIT ÉTÉ RÉALISÉE
SOUS LA
CONTRAİNTE.

Le livre et son auteur

Jan de Vries : *The Industrious Revolution, Consumer Behavior and the Household Economy, 1650 to the present*, Cambridge University Press, 2008, 340 pages.